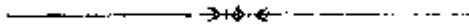


abusera le plus » puisque même « des civilisations qui savaient se limiter dans tout le reste, comme la grecque et la romaine, ont abusé des Jeux ». Ici nous ferons une réserve. D'abord la civilisation grecque ni la romaine n'ont su « se limiter dans tout le reste »; ensuite il n'est pas possible de leur reprocher conjointement d'avoir « abusé des Jeux » car leurs Jeux ne furent pas les mêmes, bien loin de là. Les spectacles romains n'avaient rien de sportif et ce n'est peut être point par l'abus que périrent les sports grecs. Mais cela n'infirmes en rien la constatation que ce « grand et urgent besoin d'équilibre, de mesure, d'harmonie » qu'éprouve le monde moderne « s'il ne veut pas risquer d'être étouffé par l'excès de son énergie » sera mieux satisfait par le sport que par aucun autre sédatif.

Combien nous savons gré à M. Ferrero de n'avoir pas apporté le prestigieux appui de son nom à ce cliché pernicieux de la modération que des ignorants resassent autour de nous. Il sait bien, lui, que le sport c'est le culte de l'effort et que la préoccupation de la modération tue inmanquablement l'effort ou le rend eunuque pour mieux dire. Les « limites » qu'il accepte pour le sport, celles qu'il juge désirables, fécondes ce sont celles-là même qui furent préconisées ici quand nous nous posions, il y a quelques années la question primordiale: le sport peut-il enrayer la névrose universelle? Et c'est à cette question que nous répondions en disant : oui, il le peut à la condition de se garder de la hâte et de la foule.

La parole puissante du grand écrivain italien donne à nos conclusions un singulier retentissement. Voilà les limites du sport, celles au delà desquelles il ne serait qu'un « élément d'excitation, de concurrence, d'épuisement à ajouter aux autres » au dedans desquelles il agira comme « une diversion salutaire, une force bienfaisante capable de répandre sur les nerfs ces ambrosies divines, aujourd'hui si rares et si précieuses : le sommeil du corps et la tranquillité de l'âme ».



Chronique du mois.

.....

Au moment où l'on se préparait dans les différents pays à organiser en quelque façon la participation nationale aux Jeux d'Athènes, brusquement on a appris que ces Jeux hier certains n'auraient pas lieu. Le gouvernement hellène se refusait à suivre le Comité Olympique d'Athènes dans la voie où celui-ci l'avait convié à s'engager. La

crainte de complications extérieures au printemps prochain et les menaces de guerre à l'horizon sont les seuls motifs de cette abstention. Malheureusement à l'étranger on y verra d'autres causes et plus d'un journal sportif en a pris occasion pour déclarer que rien ne prouvait mieux l'impossibilité d'organiser des Jeux Olympiques tous les deux ans, l'intérêt désormais concentré sur les Olympiades Internationales refusant de se dédoubler pour se porter dans l'intervalle sur les Olympiades Athéniennes. Il est à remarquer que beaucoup des mêmes journaux, il y a huit ans, soutenaient l'idée inverse et, à notre avis, tout aussi inexacte.

La vérité est que seuls les troubles politiques arrêtent depuis longtemps l'essor athénien et que non seulement les Jeux d'Athènes sont possibles mais qu'ils sont désirables aussi. Le pèlerinage quadriennal au Stade de Périclès est dans l'intérêt de la jeunesse universelle, dans son intérêt mental et moral, dans son intérêt musculaire également. Rien ne serait plus fâcheux que de l'y voir renoncer. L'idée qui doit l'y conduire n'est pas la même que celle autour de laquelle se cristallise peu à peu l'Olympisme international. Car c'est la force et la condition des manifestations olympiques qu'elles dépassent le cadre du simple sport pour embrasser tout un ensemble de notions civilisatrices. Les Olympiades internationales constituent une sorte de fête triomphale dans lesquelles toutes les nations répondant à l'appel de l'une d'entre elles s'unissent pour honorer la puissance à venir qui est en gestation dans le présent. C'est la fête de la jeunesse, de l'espérance, du renouveau éternel de l'ambition et de l'énergie. Et à cause de cela, il faut que tous les peuples s'y rencontrent en égaux dans des conditions strictement parfaites au point de vue de la technique moderne.

Les Olympiades Athéniennes se réclament du plus prestigieux et essentiel des passés, d'un passé dont le souvenir doit féconder le modernisme si l'on ne veut pas que ce dernier mente à ses promesses. Nous avons prononcé le mot de pèlerinage. Nous voudrions que la troupe des athlètes qui s'y rendront dans l'avenir fut toujours escortée d'un nombreux cortège de penseurs et d'artistes ou simplement d'« honnêtes gens » comme disaient nos pères, venant rendre hommage à la Sagesse.

Ce ne sont pas là des leurres. Peu à peu ces idées et ces coutumes se répandront, mais pour qu'il en soit ainsi, il faut que les Jeux d'Athènes se célèbrent aux dates régulières. Peu importe qu'ils aient plus d'éclat une fois qu'une autre; ceci est inévitable. Il n'y avait guère d'inconvénient en 1914 à les annexer aux fêtes du couronnement quitte à les organiser sur des bases plus modestes qu'en 1906. Mais il y a grave inconvénient à ce qu'ils n'aient pas lieu du

tout et à devoir attendre jusqu'en 1918 pour les voir reparaître. Nous craignons qu'en cette circonstance le gouvernement hellène n'ait pas été très heureusement inspiré. Tout ou rien n'est pas en général une prudente maxime à appliquer. Dans le cas présent, elle risque d'être particulièrement fâcheuse pour l'institution dont tous les vrais amis du sport doivent souhaiter le maintien et le développement.

* * *

Il n'est pas trop tard pour parler du match de boxe qui s'est terminé à Londres par la victoire du français Carpentier, car ce n'est pas le match lui-même mais ses suites dont nous voudrions observer l'évolution. Très évidemment l'Angleterre entière s'est sentie atteinte non certes dans son honneur mais dans sa force par l'écrasante déroute qu'a subie son champion. Bien des Anglais qui ne prêtent aux combats de boxe qu'une attention très réduite en temps ordinaire ont cette fois pris le temps de réfléchir et de s'alarmer. C'est, dit-on, parce que le passé les avait accoutumés à de faciles et perpétuelles victoires. Mais voilà une grande erreur. Pour ne rappeler qu'une défaite qui remonte assez loin, lorsque, sur la Seine, à Andresy, au mois d'octobre 1892, le huit du London Rowing Club fut battu par un huit français c'était là une nouveauté plus sensationnelle encore, tant la supériorité des rameurs anglais avait été tenue jusqu'alors à l'état de dogme à travers tout le continent. Or, si les gazettes d'outre Manche notèrent et commentèrent le fait, ce fut avec surprise mais sans émoi. Les Anglais, quoiqu'on en ait dit, sont trop bons sportsmen pour ne pas savoir être battus comme ils savent vaincre.

Si la victoire de Carpentier les a frappés et inquiétés, ce n'est pas non plus parce qu'une série de récentes défaites les tient dans le sentiment que l'ère sportive qui a brillé chez eux avec tant d'éclat se trouve près de sa fin, compromise par de prétendus excès. Ce sentiment là est, en Angleterre, le sentiment d'un petit nombre d'intellectuels. Il n'est pas partagé par la masse. Non, il y a autre chose. Il y a la crainte que la vigueur physique et l'énergie musculaire de la nation ne baissent et cela parce qu'un des représentants *officiels* de cette vigueur et de cette énergie vient d'être abattu par le représentant officiel de la vigueur et de l'énergie d'une autre nation. Ne prenez pas officiel dans le sens de délégué de l'Etat mais dans le sens de représentant de la race. Ces grands champions autour desquels se mène le tapage de la réclame sont-ils vraiment des êtres représentatifs de la force collective ou bien les croît-on tels à tort?

Voilà la très intéressante question qui se pose à propos de la victoire de Carpentier. Dans le premier cas, l'inquiétude britannique

est légitime ; dans le second, elle est puérite. Eh bien ! nous la croyons légitime.

Si les champions merveilleux qui surgissent parfois n'étaient que des individualités exceptionnelles, pourquoi la France a-t-elle dû attendre son Carpentier pendant si longtemps? Comment se fait-il qu'il n'ait surgi qu'après vingt ans de sérieux efforts et d'entraînement résolu?... Et ce qui est vrai de la France et de lui l'est aussi d'autres pays et d'autres champions. Ces « phénomènes » n'apparaissent point dans des pays sans sports. C'est qu'il est parfaitement exact de dire que, dans une large mesure, ils sont des résultantes : la résultante du vouloir collectif, de l'attention collective, de l'ambition collective, la résultante des efforts et de l'entraînement de chacun. Et sans paradoxe, on peut prétendre que tous les sportmen ont contribué avec leurs poings endurants et forts à préparer le triomphe de l'homme national.

Ces vues paraîtront un peu osées aux novices de la psycho-physiologie sportive. L'avenir leur donnera confirmation.



PARTIE OFFICIELLE.

Bulletin du Comité International Olympique.

Le Comité Olympique portugais a été récemment éprouvé par la mort de son distingué président, M. le D^r Mauperrin Santos. Le Comte de Fontalva a été élu à la présidence à la suite de ce triste événement.

* * *

Le président du Comité International a reçu de M. Lambros, secrétaire général du Comité des Jeux Olympiques d'Athènes, les remerciements du Comité pour le concours donné à l'organisation des Jeux de 1914 et l'avis que le gouvernement hellène avait décidé de renoncer à les célébrer.

* * *

Le Comité International Olympique a décidé de décerner, à l'occasion du XX^me anniversaire du Rétablissement des Olympiades, le Diplôme Olympique à Sa Majesté le Roi Alphonse XIII et à Son Altesse Impériale et Royale le Kronprinz. A la même occasion la Médaille Olympique sera présentée à Son Altesse Royale le prince de Galles, à M. le baron de Courcel et à M. le Recteur Liard. L'attribution de ces médailles évoque les souvenirs de 1894. Mgr. le prince de Galles en effet est né le 23 juin 1894, le jour